





VICTOR
LONDON
L'Ordre Coruscant

Patrick Mc Spare est l'auteur de plusieurs romans, dont la série *Les Hauts Conteurs* aux éditions Scrineo, qui a connu un large succès (Prix des incorruptibles, Prix Elbakin du Meilleur roman fantasy français, finaliste du grand prix de l'imaginaire, Finaliste du Prix Chimère 2012, finaliste du Prix Garin des Collèges 2012,...). Il a également écrit la série *Les Héritiers de l'Aube* toujours chez Scrineo, *Comtesse Bathory*, aux éditions Panini Books, et *Masters and servants* (« Dimension Super-pouvoirs », anthologie), aux éditions Rivière Blanche.

© 2015 Scrineo

8 rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : *Volumen*

Couverture réalisée par *Philippe Jozelon*

Mise en page : *Marguerite Lecointre*

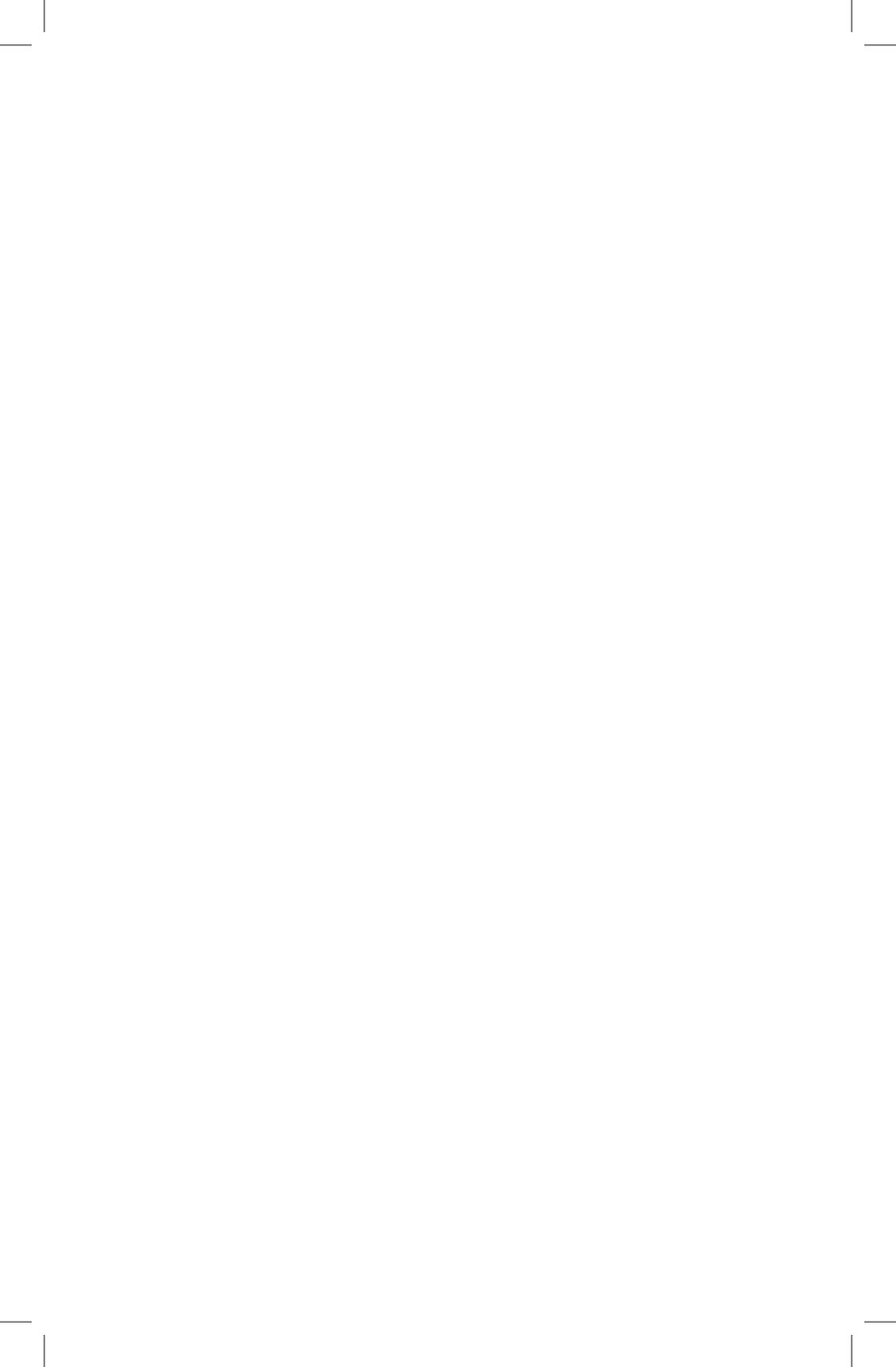
ISBN : 978-2-3674-0359-5

Dépôt légal : octobre 2015

Patrick Mc Spare

VICTOR
LONDON
L'Ordre Coruscant

ScriNeo



1

L'Ombre-Qui-Tue

Londres, juin 1867

Depuis près d'une heure, Victor London avait le sentiment d'être épié. Une impression absurde, évidemment. Si les vitres de la manufacture de Old Street Road donnaient sur la rue, aucun passant ne ralentissait à ce spectacle banal. Quant aux misérables qui l'entouraient, pourquoi se seraient-ils intéressés à lui ? Il n'était qu'un enfant parmi d'autres, chargé d'assister les travailleurs adultes de l'aube au crépuscule. Avec, certes, une pause-déjeuner et une heure de cours dispensée à l'École de midi. Mais au final, quand même quatorze heures d'un épuisant labeur consistant à rattacher les fils brisés, à nettoyer les bobines, récolter les déchets de coton... Encore et toujours sous l'œil impatient des ouvriers fileurs plus expérimentés.

Victor songeait souvent au jeune héros de fiction nommé *Oliver Twist* par son créateur, l'écrivain Charles Dickens. Ces fragments de rêverie l'aidaient à supporter l'atmosphère surchargée de malpropretés, les infectes parcelles cotonneuses amoncelées au sol. Et le sol, Victor le fréquentait de près, décrété ramasseur de débris par un hargneux contremaître dès son arrivée, en 1861.

Il avait alors sept ans. Il en compterait treize d'ici un mois. Triste perspective d'anniversaire, sans espoir d'amélioration à l'horizon. Tel était le lot des orphelins confiés à la workhouse* de Chiswell Street. Travailler sans répit ou presque pour cinq shillings par semaine, somme dérisoire calculée à dessein. Car, selon la loi, il ne fallait pas que les pauvres soient tentés de profiter indéfiniment des largesses de la paroisse en gagnant autant que des salariés. On payait donc le plus mal possible afin de ne pas encourager les « fainéants » à se faire entretenir. Victor se souvenait de ces déclarations aperçues en première page d'un journal. Et il se demandait quel fou voudrait demeurer sa vie entière dans une workhouse. Les riches législateurs pouvaient dormir tranquilles. Personne n'avait envie d'endurer longtemps de telles conditions d'existence. Et personne ne viendrait secourir d'infortunés enfants, puisque tous jugeaient la situation normale. À moins que, comme dans *Oliver Twist*, un bourgeois généreux croise un jour la route de Victor pour lui dispenser tendresse et attentions...

Des illusions, rien de plus. La réalité ne rejoindrait jamais ce feuilleton dont il conservait passionnément chaque épisode dans une boîte de fer rouillée. Avare de miracles, le sort avait en revanche prouvé qu'il pouvait se montrer très cruel. D'abord en faisant de Victor un nouveau-né abandonné devant la grille d'un orphelinat. Ensuite en l'obligeant à vivre au milieu d'êtres rendus sauvages par leur terrible condition. Enfin en lui interdisant de se voir recueilli par un quelconque parent dont les autorités n'avaient trouvé nulle trace.

Victor continuerait donc de répondre au patronyme fantaisiste de « London », attribué en guise d'état civil par un directeur

* *Workhouse* : littéralement « maison de travail », ancien hospice pour pauvres de tous âges aux conditions de vie analogues à celles d'un bagne.

de paroisse peu imaginatif. Et l'existence entière se déroulerait ainsi, lente et douloureuse. Dans cet atelier où l'on travaillait les uns sur les autres. Dans ces remugles d'huile décomposée. Dans cette chaleur accablante que les ventilateurs usés échouaient à combattre. Et guetté par des périls inattendus, comme en témoignait l'accident récent survenu au petit Alan, dont la blouse s'était enroulée autour d'un arbre à transmission. Paniqué, le malheureux avait perdu l'équilibre avant de heurter un métier à filer. Les deux jambes brisées, Alan ne risquait certes plus de s'éreinter à la manufacture. Mais, à peine commencée, sa vie était terminée.

Pourtant, Victor ne s'abandonnait pas au désespoir. De toutes ses forces, il s'acharnait à croire en un futur meilleur, même privé de famille. Et, paradoxalement, ce temps si long jouerait un jour pour lui, lorsqu'il serait en âge de faire entendre sa volonté, de partir loin de cet enfer. En admettant qu'il survive jusque-là...

Un coup de sifflet strident le fit se relever. La fin de la journée. Et cette sensation d'être observé ne l'avait pas quitté. Il jeta un coup d'œil aux vitres crasseuses et haussa les épaules. Son imagination trop influencée par *Oliver Twist* lui jouait des tours. Nul bourgeois au grand cœur ne l'attendait à l'extérieur. Alors il prit sa place dans la file qui se formait pour sortir de l'atelier.

Rendu à l'agitation de l'East End, ce secteur de la ville rongé par une pauvreté extrême, Victor inspira une grande goulée d'air frais. Ici, au bout de Old Street Road, on ne craignait pas grand-chose. Mais entre Bethnal Green Road et Whitechapel s'entrelaçaient les plus dangereuses ruelles de Londres. Victor se gardait de s'y aventurer, surtout le soir venu. Les conflits incessants au sein de la workhouse suffisaient à empoisonner sa vie.

Il se mit en marche, seul. Ses frères d'esclavage ne se souciaient pas de communiquer avec lui. Indifférents ou hostiles, par principe. Comme dans toute jungle où « l'autre » représente une menace potentielle...

Il descendit Curtain Road, accompagné par les charrettes et les cris des commerçants tentant d'attirer les promeneurs. La chaleur lourde charriait les senteurs sucrées des fruits entassés dans les cageots des légumiers. Il n'y avait pas de vent, ce soir, pour apporter la puanteur des tanneries avoisinantes. Cette soirée estivale dispensait ses bienfaits sans distinctions de richesse ou de statut social. L'été, unique luxe des miséreux, triomphait en ses premiers jours. Une parenthèse privilégiée avant l'épreuve du réfectoire, songea Victor parvenu au carrefour formé par Long Alley, Sun Street et Crown Street. Qu'il pleuve, vente ou neige, le vieux Mike installait ici son étal de journaux. Et, comme d'habitude, il n'avait pas encore plié boutique. Attendant que Mike ait servi une cliente, Victor parcourut des yeux les gros titres d'un quotidien. On y évoquait une « crise luxembourgeoise ». Les chancelleries européennes s'opposaient à l'achat du Grand-Duché de Luxembourg par la France. Cependant, la tension était retombée avec la signature récente d'un traité, ici même, à Londres. Victor digéra la première page du journal avant le départ de la cliente. Il ne s'étonnait plus depuis longtemps de sa rapidité de lecture, ni de ses facilités à comprendre des mots inhabituels. D'évidence, le strict minimum acquis à l'école de la manufacture avait suffi à lui ouvrir l'esprit. Parce qu'il était doué ? La belle affaire... Ses dispositions ne lui servaient à rien et sa curiosité intellectuelle ne pouvait se satisfaire de si peu. Plus tard, peut-être, parviendrait-il à s'instruire réellement.

– Salut, Victor ! lança le vieux marchand avec un sourire joyeux et édenté. Ça y est ? Bouclée, cette satanée journée d'boulot ?

– Bonsoir, Mike ! Oui, bouclée. Et toi ? As-tu fait de bonnes ventes ?

– *Pfff...* Faudra bien que ça suffise, hein ?

Victor s'esclaffa à la mimique bouffonne de celui qu'il considérait comme son unique ami. Mike l'avait pris en sympathie à force de le voir aller et revenir, mois après mois. Parfois, le dimanche, Victor effectuait des courses pour le vieil homme souffrant des jambes. C'était ainsi qu'il avait obtenu gratuitement l'intégralité des journaux reprenant le feuilleton d'Oliver Twist. Aucun calcul d'intérêt là-dedans. Même sans cette rétribution si précieuse à ses yeux, il aurait volontiers rendu service à cet homme plein de bonté et d'humanité.

Le garçon ne rebondit pourtant pas à une plaisanterie que venait de lancer Mike. De nouveau, il avait l'impression qu'un regard pesait sur lui. Il se retourna et découvrit un homme qui le fixait, au bout de Crown Street, près de Finsbury Square. Appuyé sur une élégante canne, porteur d'une redingote mauve et d'un haut-de-forme, affublé d'un mince collier de barbe qui se prolongeait par une tresse sous le menton... Un étranger au quartier, à coup sûr. Droit et froid comme la lame d'une épée. Victor frissonna en remarquant des yeux gris acier qui lui semblaient ne pas ciller. Une calèche passa et dissimula l'homme un court moment. Une fois la vue dégagée, Victor ouvrit la bouche d'étonnement. Plus personne ne se tenait là. Le garçon se força à se raisonner. Il s'agissait d'un simple hasard. En fait, cet inquiétant individu aux allures de mirage scrutait une devanture ou autre chose, loin en arrière, dans Sun Street. Et tant mieux. Car il n'avait certainement rien de commun avec le bourgeois au grand cœur présenté dans *Oliver Twist*.

– Donne-moi ta ration ou j'te casse la tête ! rugit Jimmy « Headbanger » Sitwell en frappant du poing sur la table.

Destinataire de cet avertissement, Timothy secoua la tête dans une négation apeurée. Assis à proximité, Victor sentit son cœur se serrer. Bien sûr, il désirait prendre la défense du faible. Mais cela l'aurait lui-même transformé en cible de la hargne générale. D'autant plus que, bègue, myope, malingre, Timothy servait souvent de bouc émissaire. Dans ce secteur de la workhouse réservée aux enfants, il n'avait nul secours à attendre. Des rires et des quolibets emplirent le réfectoire tandis que le redouté Headbanger se levait de son banc. Privé d'amour et d'instruction, il avait grandi comme une ronce. Il existait par la seule violence. Et ce soir, la résistance de sa victime le poussait à faire un exemple, à peine le dîner entamé. Dans son monde impitoyable, un meneur ne devait jamais paraître dépassé s'il souhaitait conserver sa position.

Tenaillé par la faim et par la terreur, Timothy voulut s'éloigner. La panique lui fit lâcher son assiette qui tomba et se brisa, répandant le brouet sur le carrelage. D'un bond, Headbanger fut sur lui et lui infligea une terrible bourrade.

– Sale cochon bigleux ! Tu vas lécher les dalles, puisque t'es si affamé ! ricana-t-il en saisissant Timothy au col.

Tremblant de tous ses membres, le bègue réagit pourtant. L'injure, l'agression, l'humiliation de trop venaient de le conduire à son seuil de rupture. Et c'est en hurlant qu'il se jeta sur son tourmenteur. Mal lui en prit. Headbanger évita l'assaut d'un retrait du corps et riposta par une méchante frappe dans les côtes. Timothy roula à terre, offert aux coups de pied de la brute.

– Laisse-le tranquille ! clama Victor en s'interposant.

Tant pis pour les conséquences. Il ne pouvait laisser quelqu'un se faire massacrer sans réagir. Même s'il savait déjà que la victime

ne lui témoignerait aucune reconnaissance. Et même s'il risquait une sacrée raclée, au vu des yeux agrandis de rage qui se braquaient maintenant sur lui.

– T'en réclames aussi, l'intello ? railla Headbanger, ses poings ramenés en garde haute. Pas d problème ! J'veis t'défoncer la tronche avant d'me payer l'bigleux !

Il n'eut pas le temps d'attaquer. Une voix tonitruante explosa, ramenant le silence.

– Cessez immédiatement, maudites racailles sans religion !

Victor se tourna lentement vers l'entrée. Monsieur Brimms serrait les lèvres de fureur, main droite crispée sur un nerf de bœuf, main gauche agrippant la laisse qui retenait son chien d'enfer. Nouveau gardien de la workhouse – l'ancien venait de périr d'un arrêt cardiaque – cet homme au visage sec et au crâne dégarni avait une idée très précise de ce qu'était une bonne éducation. Et elle tenait en un mot : châtement.

– Vous trois, trente heures de cachot ! Sans eau ni nourriture ! Vous consacrerez ce temps à implorer le pardon divin, crapules ! hurla-t-il, tâchant de couvrir les aboiements rauques de son mastiff.

Les cachots... Victor pâlit. Il en entendait régulièrement parler, sans y avoir été condamné, jusqu'à ce soir. De minuscules cellules aménagées dans la cave à charbon, l'obscurité totale, l'exiguïté, les rats... Tout cela pour s'être conduit en humain et non en fauve. Sans l'arrivée discrète de monsieur Summerfield, le directeur de la workhouse, ce découragement contre lequel Victor luttait sans cesse aurait sans doute gagné. Mais, d'un geste autoritaire, Summerfield changea le cours des choses.

– Pas London, ordonna-t-il d'un ton sans appel. J'ai assisté à la rixe du fond du couloir. Ce sont les deux autres les fauteurs de trouble. Je vais d'ailleurs les conduire personnellement à leurs cellules.

Brimms obtempéra en marmonnant, Timothy en reniflant et Headbanger en se murant dans un silence farouche. Victor bredouilla un inaudible « merci ». Quelques secondes après, le repas reprenait son cours, devant un gardien à l'œil aussi peu aimable que celui de son dogue anglais.

S'il croisait rarement monsieur Summerfield, Victor se fait à son intuition. Et celle-ci lui murmurait que le directeur était un homme dénué de compassion. Pourtant, il venait de réparer partiellement une injustice, même si le malheureux Timothy payait pour une faute non commise. Au-delà des apparences, l'âme humaine se déchiffrait donc moins aisément que les titres des journaux.

Les enfants gagnèrent bientôt leur dortoir situé loin de ceux réservés aux hommes et aux femmes. Enfin, Victor retrouva une intimité relative. Faisant abstraction des ronflements autour de lui, il ouvrit son armoire et caressa la boîte de fer où dormaient les épisodes d'*Oliver Twist*. Un geste accompli chaque soir, comme un rituel destiné à lui attirer un jour prochain la chance qu'il espérait si fort. Puis il s'allongea et repensa à l'étrange personnage aperçu devant Finsbury Square. La workhouse se situant au milieu de Chiswell Street, dans le prolongement du square, Victor était resté attentif sur le chemin du retour. Il n'avait repéré l'homme sur aucun trottoir. La fatigue faisait parfois prendre des vessies pour des lanternes. Ou l'ombre portée d'un toit pour un gaillard à redingote mauve. Victor estima qu'il lui faudrait d'urgence juguler sa trop grande imagination. Il chassa ses émois stupides et ses pensées dérivèrent jusqu'à ces parents qu'il ne connaîtrait jamais. Il imaginait la blondeur et la tendresse d'une mère, le sourire viril et rassurant d'un père, la loyauté d'un frère, l'espièglerie d'une sœur. Autant de cadeaux sans prix dont le sort l'avait privé. Victor souffrait de l'absence totale d'informations concernant ses

géniteurs. Sa mère avait sûrement été une fille perdue et son père un marin de passage. Mais même les filles perdues et les marins de passage possédaient une famille, à la base. Et le jeune garçon réitéra sa promesse quotidienne. Une fois adulte, il enquêterait jusqu'à établir sa généalogie. « Généalogie »... Encore un mot non appris à la rudimentaire école de la workhouse...

La tension de cette journée exigea tout d'un coup son dû et il s'endormit sans s'en rendre compte. Ni avoir repéré une haute silhouette perchée sur le toit d'un immeuble construit face à sa fenêtre.

Éveillé avant les réglementaires cinq heures du matin, Victor voulut mettre à profit ce supplément de temps. Il identifiait sans peine les causes de son insomnie. Le trouble causé par l'injuste punition infligée à Timothy, bien sûr. Résolu à plaider la cause de son camarade, il s'habilla en vitesse et descendit au premier étage, là où se trouvait le bureau directorial. De notoriété publique, monsieur Summerfield dormait peu et arrivait avant l'aube, surtout à la belle saison. Une occasion idéale de lui parler. Du moins, s'il acceptait de recevoir Victor, et si celui-ci parvenait à s'exprimer clairement devant cette incarnation suprême de l'autorité.

Soudain incertain, le garçon suspendit son geste. Allait-il vraiment frapper à cette porte, peut-être s'attirer de dures sanctions, alors que personne ne lui demandait rien ? Après tout, la peine de Timothy était déjà entamée de pas mal d'heures. Victor ignorait toujours ce qu'aurait été son choix en définitive. Deux voix étouffées lui firent abaisser le bras. Dans le bureau, le directeur et un visiteur discutaient.

- Sourad Ombre-Qui-Tue rôde dans le coin. On l’a repéré hier.
- Croyez-vous qu’il soit là pour le jeune London ? s’inquiéta le directeur.
- Et pour qui d’autre, mon cher ? Selon vos rapports, il n’y a pas de doute. Ce London est...

Victor n’entendit pas la fin de la phrase. Il se rejeta en arrière, alerté par un bruit de pas dans l’escalier. Monsieur Brimms. Première ronde du matin. Et s’il était surpris en train de fureter tel un chapardeur, cette fois, Victor n’échapperait pas au cachot. Il fila à pas feutrés jusqu’à l’angle du couloir qui le déroba bientôt à la vue. Lorsque le gardien déboucha sur le palier, il ne remarqua rien d’anormal et sortit une large flasque de sa poche. Car, autant que pour l’éducation, il avait une idée très précise de ce qu’était une bonne gratification. Et elle tenait en un seul mot : whisky.

Victor avait regagné le dortoir. Glissé sous sa couverture, l’esprit en feu, il repensait aux propos surpris dans le bureau. Contre toute attente, quelqu’un lui portait donc un intérêt dont il se serait passé. *Sourad Ombre-Qui-Tue...* Ce sinistre surnom résonnait à ses oreilles. Que pouvait lui vouloir un assassin ? Si seulement il avait saisi la phrase complète. « Ce London est »... Quoi, au juste ? Ou qui ? Le directeur avait fait un rapport sur lui. Sur lui ! Un secret se rattachait à ses parents inconnus. Il n’était pas celui qu’il paraissait. Comme dans *Oliver Twist*. Sauf que dans *Oliver Twist*, aucune ombre tueuse ne hantait le quartier. Soudain, Victor revit derrière ses paupières closes l’homme à redingote mauve s’évanouissant tel un mirage. L’Ombre-Qui-Tue, c’était lui. L’imagination de Victor ne lui jouait pas de tours. Un assassin l’avait bien longuement épié la veille. Mais dans quel but ?

Cette terrifiante question le tarauda au long d’une nouvelle journée de dur labeur. Et, quand vint le crépuscule, il se hâta de regagner la workhouse, effectuant un crochet pour ne pas perdre

de précieuses minutes avec le vieux Mike. Si un tueur voulait attenter à sa vie, il y parviendrait plus facilement dans les rues qu'en s'introduisant là où Victor n'aurait jamais cru trouver un jour abri.

Le directeur l'interpella dès qu'il entra dans la cour sous le regard indifférent de Jérôme, le vieux jardinier français occupé à arroser son parterre de fleurs défraîchies.

– London, vous ne retournerez pas à la manufacture ! annonça Summerfield en prenant le garçon par le bras afin de l'attirer à l'écart.

– Pour... Pour quelle raison ? bredouilla Victor, qui jetait des regards anxieux de tous côtés.

– Un négociant en vin, grand bienfaiteur de la paroisse, souhaite faire remplacer l'un de ses jeunes ouvriers. Je ne peux lui refuser ce service. Chez lui, le gîte et le couvert vous seront garantis. Il viendra vous chercher à... hum... minuit.

– Minuit ?

– Oui. Ce monsieur souffre d'une rare maladie de peau. La lumière et la chaleur lui occasionnent de graves malaises. Et en cette saison... Bref, après le repas, allez préparer votre baluchon et patientez sur votre paillasse sans vous endormir. Et ne parlez pas de ceci à vos congénères.

Sans plus de précisions, Summerfield tourna les talons. Victor demeura dans la cour, indifférent aux regards suspicieux que lui lançaient ses compagnons d'esclavage. Le directeur avait menti. Cette fable d'un marchand allergique au soleil ne tenait pas une seconde. On voulait l'éloigner du tueur à la faveur de la nuit. Mais qui était ce « On » ? Et pourquoi le directeur, s'il se souciait de sa sécurité, ne lui en révélait-il pas davantage ?

Déséparé, le garçon se dirigea vers le réfectoire. Il regarda par-dessus son épaule à plusieurs reprises, ce qui déclencha l'hilarité d'un petit groupe.

– Hey, London ! l’apostropha en rigolant un rouquin aux cheveux en bataille. T’as vu l’ diable ou t’as peur d’ton ombre ?

Pas de mon ombre, corrigea Victor en pensée. *D’une ombre.*

Victor ouvrit les yeux en sursautant. Malgré sa vigilance, il avait cédé au sommeil. Dehors, il faisait nuit noire. Ou blanchâtre, plutôt. Imprévisible par ce temps estival, un épais brouillard occultait les façades des immeubles. Victor scruta les allées du dortoir. Tous les gamins dormaient à poings fermés. Minuit devait approcher, le « négociant en vins » ne tarderait certainement plus.

Un son mat ramena son attention vers l’extérieur. Et il écarquilla les yeux, croyant d’abord souffrir d’hallucinations. Sur le toit d’en face, une trouée dans la brume révélait deux silhouettes qui se battaient. Retenant son souffle, Victor se leva et se colla à la fenêtre. Il retint un cri lorsqu’un des adversaires bascula et tomba comme une pierre. Une chute de quatre étages. Celui-là s’était sûrement rompu le cou. Et voilà que l’autre... L’autre s’avançait avant de s’immobiliser au bord de la gouttière. Victor savait qu’il regardait dans sa direction. Oui, il le fixait, droit et froid comme la lame d’une épée. L’Ombre-Qui-Tue venait chercher sa proie.

Les poils des bras hérissés de frayeur, Victor s’arracha à cette vision cauchemardesque, empoigna son baluchon et s’engagea à pas de loup dans l’allée centrale. Combien de minutes avant que l’ombre tueuse ne s’introduise dans la workhouse ? S’il hurlait, réveillait la chambrée, la cohue lui permettrait de se dissimuler plus aisément. Mais non. Il ne mettrait pas ses compagnons en danger par égoïsme. À l’instant, l’assassin avait prouvé sa cruauté. Il n’hésiterait pas à frapper quiconque se dresserait sur son chemin. Victor déboula sur le palier et commença à grimper

l'escalier menant au troisième, tentant de voir au-delà du faible éclairage que dispensaient les lampes à pétrole. Il fallait alerter monsieur Brimms et son chien d'enfer. Vite. Non. Pas monsieur Brimms. Victor se mordit les lèvres de dépit. Il connaissait les habitudes du gardien-chef. À cette heure, il effectuait une ronde qui le conduirait des réfectoires aux cuisines en passant par les vestiaires. Au rez-de-chaussée, donc. Et Victor n'aurait pas le courage de descendre. Matériellement, l'Ombre-Qui-Tue ne pouvait pas déjà être ici. Pas aux étages, en tout cas. Haletant, le garçon gravit les marches à tâtons, s'attendant à entendre crier Brimms ou aboyer le mastiff. Il essayait de percer les ténèbres quand il perçut un frôlement. Une main se plaqua sur ses lèvres et étouffa son hurlement. Rudement tiré en avant, Victor prit pied sur le palier du troisième et découvrit en un clin d'œil son agresseur : un visage avenant, pâle et imberbe, de longs cheveux noirs, une chevalière en forme de dragon autour de l'index droit, un élégant manteau sombre et des cuissardes de cuir. Surmontant sa surprise, Victor se débattit en vain, tandis que l'inconnu s'accroupissait face à lui.

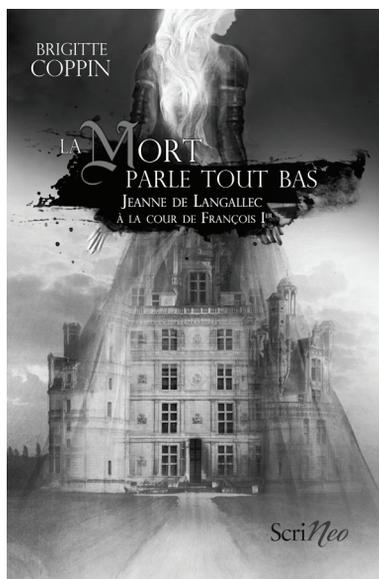
– Je vais ôter ma main de ta bouche, chuchota-t-il. Calme-toi, et silence. Quelqu'un en veut à ta vie. Si tu m'obéis, tu t'en tireras sain et sauf. Un carrosse nous attend en bas. Tu m'as compris ?

Victor opina du menton et soupira de soulagement en récupérant sa liberté de mouvements. Cet étranger se proposait de le secourir. Et voilà qu'il sortait de sous son manteau un revolver muni d'un canon à la grosseur exceptionnelle. Une protection des plus efficaces, sans aucun doute.

Un sifflement déchira l'air et les espoirs de Victor. Son interlocuteur hoqueta puis s'écroula, frappé en plein front par une matraque tournoyant dans les airs. Le garçon se retourna, échoua à retenir le corps qui dégringolait les marches vers le deuxième

étage. Alors, Victor crut que son cœur cessait de battre. Bondissant par-dessus l'homme à la chevalière, une haute silhouette s'élançait vers lui. Des doigts d'acier se refermèrent sur sa gorge. Il sentit aussitôt sa conscience s'effiloche, devina un visage sévère et deux yeux qui le fixaient sans ciller.

Victor perdit connaissance sur une ultime et terrifiante pensée : l'Ombre-Qui-Tue méritait amplement son surnom. Invisible. Silencieuse. Et mortelle.



La Mort parle tout bas

Brigitte Coppin

Printemps 1524. À la cour de François Ier, un terrible poison fait des ravages. Les victimes qui tombent les unes après les autres portent toutes la marque du tueur : une étrange tache noire sur le cou. La jeune Jeanne de Langallec, de retour du Brésil lointain et inconnu, est la seule à comprendre quel est ce poison qui tue sans bruit et sans douleur. À part elle, qui d'autre connaît ce redoutable secret si ce n'est Hervé de Coëtmelen, son unique amour qu'elle croit avoir perdu ?

À vouloir éclaircir le mystère, Jeanne s'approche trop près de l'impitoyable tueur. Entre elle et lui, entre l'envie de vivre et le désir de mort, un terrible duel s'engage. Plus Jeanne touche au but, plus le danger s'alourdit.

Car si l'on entend la mort parler tout bas, c'est qu'il est déjà trop tard.

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle, est interdite
(loi 49.956 du 16.07.1949).*

*Imprimé en France
Imprimerie XXXX*